

LA PLACE DES FEMMES DANS LA COMMUNE : mythes et réalités

Michèle Audin, qui est écrivaine et s'intéresse à l'histoire de la Commune de Paris, a écrit plusieurs ouvrages sur ce sujet* et anime le blog macommunedeparis.com. Elle répond ici à quelques questions sur le rôle des femmes pendant la Commune.

Il y a eu une forte participation des femmes dans la Commune. On les retrouve sur les barricades et les autres lieux d'affrontement, certaines devenues cantinières comme Victorine Brocher ou ambulancières comme Alix Payen. C'étaient majoritairement des ouvrières, ou des institutrices... mais celles qui n'ont pas écrit ou qui n'ont pas été déportées ou tuées n'ont souvent pas été retenues par l'Histoire. Les communardes qui ont écrit ou sur lesquelles on a écrit se distinguaient en général par leur origine sociale ou le milieu politique dans lequel elles avaient été éduquées. Parmi elles, il y avait des militantes révolutionnaires, et certaines avaient des revendications féministes. Pourrais-tu broser quelques portraits de ces femmes diverses ?

Il ne faut pas limiter le rôle des femmes aux barricades et à la guerre. Beaucoup d'entre elles se sont exprimées publiquement, notamment à l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés et dans plusieurs clubs, certainement elles ont parlé de leurs conditions de vie, de leurs désirs, et exprimé des revendications. J'en reparlerai... Il y a un biais dans ce que nous savons. Ce qui a été dit dans les clubs a peu (ou pas) été conservé, en particulier ce que les femmes ont dit. En effet, nous avons quelques écrits ou témoignages de femmes qui ont participé à la guerre et, surtout, nous avons les dossiers de conseils de guerre qui, forcément, concernent, pour beaucoup d'entre eux, des femmes arrêtées pendant la « semaine sanglante », donc des actrices de la guerre.

Je vais dire quelques mots, d'elles et de la façon dont leur histoire est arrivée jusqu'à nous. Si ça ne vous ennuie pas, je vais omettre les moins inconnues, comme **André Léo**, **Paule Minck** et même **Nathalie Le Mel**, pour parler de quatre femmes peu connues (de trois d'entre elles, nous avons

des textes).

Victorine Brocher est maintenant moins inconnue, mais c'est assez récent, son livre était un peu oublié jusqu'à ce qu'un éditeur désireux de le faire connaître l'ait repris il y a quelques années. Elle l'avait d'ailleurs signé Victorine B... (et Brocher n'est que le nom de son deuxième mari). C'était une piqueuse de bottines, issue d'une famille de révolutionnaires de 1848. Assez motivée politiquement, elle a été membre de l'Association internationale des travailleurs et a participé au mouvement coopératif à la fin de l'Empire. Pendant le siège de Paris, puis pendant la Commune, elle s'est engagée comme cantinière. Pendant la Commune, son bataillon est celui des « Turcos de la Commune », qui est assez actif dans la guerre, notamment au fort d'Issy, qui défend Paris, dans la direction d'où arrivent les versaillais. Pendant la « semaine sanglante », elle réussit à se cacher, mais une autre femme est exécutée qui est « reconnue » comme elle, elle est donc réputée morte, c'est pourquoi elle intitule son livre *Souvenirs d'une morte vivante*. Elle l'a écrit des années après, mais c'est une belle description de l'aspect « guerre civile » de la Commune.

Alix Payen est beaucoup moins connue. Elle vient d'une famille bourgeoise, républicaine et fouriériste. Elle est l'épouse d'un artisan bijoutier. Ils vivent dans le 10^e arrondissement. Son mari est membre (depuis le siège prussien) du bataillon de la Garde nationale de leur quartier, le 153^e. En avril, alors que la guerre versaillaise fait rage, elle décide de s'engager comme ambulancière dans ce bataillon. Elle est donc elle aussi au fort d'Issy, à Neuilly, pendant les combats, et elle écrit à sa mère (à Paris – le courrier fonctionne bien, de Paris à Paris) et lui raconte, au jour le jour, ce qu'elle fait. C'est un incroyable témoignage. Son mari est blessé juste avant la « semaine sanglante » et meurt plusieurs jours plus tard. Elle réussit à quitter Paris et n'est pas inquiétée. Elle

n'entre pas dans les « cases » de l'histoire de la Commune : ni ouvrière, ni membre de l'Association internationale des travailleurs, ni membre de l'Union des femmes, pas de conseil de guerre. Résultat : elle n'est nulle part, les dictionnaires l'ignorent. Et pourtant, elle écrit un témoignage direct et immédiat, d'ailleurs avec un vrai talent d'écrivaine.

Emilie Noro était l'épouse du chef de la légion (tous les bataillons d'un arrondissement) du 4^e. Elle a été arrêtée chez elle pendant la « semaine sanglante », elle est passée devant une « cour martiale », au théâtre du Châtelet, et a eu la chance de ne pas être exécutée immédiatement. Au lieu de ça, elle a été traînée, comme prisonnière, à Versailles. Elle y a passé plusieurs semaines dans des conditions « extrêmes » auxquelles elle a survécu, puis, comme les trois quarts des prisonniers, a fini par bénéficier d'un non-lieu. Elle a rejoint son mari en Suisse. Plus tard, elle a témoigné sur tout cela, et en particulier sur les prisons versaillaises dans un texte très intéressant... qu'un journaliste a oublié dans un tiroir pendant des décennies avant de le publier en 1913 et... qu'il soit à nouveau oublié jusqu'à ces dernières années. Elle est l'auteure, je crois, du tout premier article consacré à Louise Michel après la Commune (le 24 décembre 1871, dans *L'Egalité*, organe des sections suisses romandes de l'Internationale). Elle et Louise Michel sont les deux seules femmes interrogées dans l'enquête sur la Commune par la *Revue blanche* en 1890. Pourtant elle n'est dans aucun dictionnaire, elle non plus.

Marie David était une institutrice, militante du droit des femmes sous l'Empire. Au moment précis où la Commune était proclamée, le 28 mars 1871, à 4 heures de l'après-midi, elle a mis au monde une petite fille ! Pendant la « semaine sanglante », traquée, elle s'est cachée, de crainte que l'armée ne l'utilise comme otage pour capturer son mari, Na-

poléon La Cécilia, qui était un général de la Commune. Le bébé est mort pendant cette traque. Elle a réussi à quitter Paris, La Cécilia aussi, et ils se sont retrouvés à l'étranger. Elle a ensuite écrit plusieurs lettres et articles pour défendre la Commune.

D'après toi, quelle importance a eue la révolution de 1848 sur les générations suivantes, et donc sur la Commune ? Des communardes comme **André Léo** ou **Victorine Brocher** appartenaient à une famille républicaine, ce qui a marqué leur jeunesse et contribué à leur politisation ; **Paule Minck**, issue de l'aristocratie polonaise mais lingère et journaliste, défendait aussi des idées républicaines...

Le souvenir de la répression sauvage de l'insurrection de juin 1848 est très présent chez ceux qui ont vécu ce moment, je pense à **Jules Vallès**, par exemple (il avait 16 ans). D'autres, plus jeunes, le mentionnent moins. En tout cas, les presque vingt ans de Second Empire ont fait de tous des ferments républicains.

Les idées de **Blanqui**, **Proudhon**, **Marx** ou **Bakounine**, qui étaient répandues dans le monde ouvrier, animaient et divisaient les communards. Provoquaient-elles les mêmes débats et clivages chez les communardes (et y avait-il beaucoup de femmes investies dans l'AIT) ? Des militantes comme la marxiste **Elisabeth Dmitrieff** ou l'anarchiste **Nathalie Le Mel** ont créé ensemble l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés...

Je ne crois pas que les idées de **Marx** et **Bakounine** étaient répandues. Personne n'avait rien lu de **Marx** à Paris en 1871, et de **Bakounine** encore moins. De même, la distinction entre « marxistes » et « anarchistes » est un peu anachronique, du moins dans ces termes. Il n'est pas vraiment adéquat de désigner les militantes comme « la marxiste Dmitrieff » et

